

Il fait bon vivre à Saint-Lambert

The Sudburds d'Arcade Fire. Durham (North Carolina), Merge Records, 2010, 64 min.

Samuel Mercier-Tremblay

Number 235, Winter 2011

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/62028ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (print)

1923-3213 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Mercier-Tremblay, S. (2011). Review of [Il fait bon vivre à Saint-Lambert / *The Sudburds* d'Arcade Fire. Durham (North Carolina), Merge Records, 2010, 64 min.] *Spirale*, (235), 68–69.

Il fait bon vivre à Saint-Lambert

PAR SAMUEL MERCIER-TREMBLAY

THE SUBURBS d'Arcade Fire

Durham (North Carolina), Merge Records, 2010, 64 min.

Le nouvel album d'Arcade Fire, *The Suburbs*, est loin d'être passé inaperçu. Propulsé au sommet du Billboard 200 et encensé par la critique, le groupe a même présenté en août dernier un spectacle au Madison Square Garden réalisé par Terry Gilliam et diffusé en simultané sur YouTube. De quoi entamer le peu de vernis underground qui leur restait. Il faut peut-être rappeler l'impact qu'avait eu le premier disque du groupe montréalais à sa sortie en septembre 2004. Les arrangements massifs et les mélodies aux résolutions difficiles de *Funeral* avaient jeté les bases d'une tendance musicale, si bien qu'il est aujourd'hui fréquent d'entendre des groupes « sonner comme » Arcade Fire.

Leur deuxième album, *Neon Bible*, avait, quant à lui, détonné par l'aspect grandiose de ses mélodies (l'achat d'une Église des Cantons de l'Est ayant permis au groupe de peindre ses chansons à grands coups de chœurs et d'accords d'orgue). Pourtant, la facilité des « grands thèmes » abordés faisait regretter la subtilité de *Funeral*. Difficile d'écouter sans broncher ce « they » du contrôle social qu'exercent sur nos âmes les méchants capitalistes et les religieux, thème ou figure qui revenait dans plusieurs chansons de l'album et qui laissait craindre le pire pour un nouveau disque ayant pour thème la banlieue.

L'EMPIRE DU VIDE

La banlieue occupe un espace incertain dans l'imaginaire nord-américain. Derrière ces vastes étendues de pelouses et d'allées bordées de cerisiers décoratifs

se cache le rêve de l'accès à la propriété qui a bâti l'Amérique. Pourtant, il s'agit également d'un territoire méprisé, accusé de tous les maux.

La figure de l'artiste qui, dans son inquiétante étrangeté, vient subvertir l'ordre réconfortant de la vie banlieusarde est évidemment un lieu commun. Quantité de fictions contemporaines adoptent cette position. Le dernier Arcade Fire ne fait pas exception à cette règle. Des hommes d'affaires buveurs de sang de « Ready to start » au « *They heard me singing and they told me to stop* » de « Sprawl II », le topos d'un lieu hostile à l'art et à la beauté traverse sans contredit tout l'album.

Derrière la banlieue ordonnée et ennuyante se cache une population dérangeante prête à l'envahir la nuit tombée. Dans « Half Light I », par exemple, Win Butler chante : « *You told us that / We were too young / Now that night's closing in / And in the half light / We run / Lock us up safe / And hide the key / But the night tears us loose / And in the half light / We're free* ». Les parents ont beau cacher leurs enfants, « les enfermer », ceux-ci trouvent le moyen de s'enfuir et de s'appropriier les lieux. Cette idée d'une nuit où tout serait permis se retrouve dans plusieurs des chansons de *The Suburbs* et vient offrir une porte de sortie très rock au problème d'une banlieue moribonde. L'intérêt de *The Suburbs* ne réside donc pas dans ces quelques clichés, mais plutôt dans les voies que l'album emprunte pour les contourner.



UNE HISTOIRE DE VIE

Il ne faut peut-être pas oublier que la banlieue est avant tout un endroit où des gens vivent. Les slogans des sites Web des banlieues montréalaises sont, à ce sujet, d'une étonnante homogénéité : Saint-Lambert : « Il fait bon vivre à Saint-Lambert » ; Deux-Montagnes : « On aime y vivre » ; La Prairie : « Une question de mieux vivre » ; Boucherville : « Nature, patrimoine et art de vivre » ; Terrebonne : « Une histoire de vie! » ; Boisbriand : « Au rythme de nos vies ».

Ces slogans tentent évidemment tous de vendre la « qualité de vie » des banlieues. Bien sûr, la répétition vient vider le concept de ses attaches réelles. Pourtant, les sites Web de ces banlieues tendent à nous les rappeler à fortes doses de photographies représentant des familles ou des grands-pères jouant avec leurs petits-enfants. Ces maisons sont peut-être sorties du néant, mais elles n'en portent pas moins un héritage, celui des gens qui les ont habitées. Étrangement, cela recoupe un des thèmes qui marque profondément les chansons d'Arcade Fire. Plus qu'un simple espace tapissé de terrains de baseball, de *power centers* et de *Dodge Caravans*, la banlieue est aussi

le lieu où ont grandi plusieurs jeunes nord-américains.

La nostalgie est certainement présente dans *The Suburbs*. Comment ne pas entendre Blondie chanter « Heart of glass » en écoutant chanter Régine Chassagne dans « Sprawl II » ? C'est le son Arcade Fire en entier qui est marqué par cet héritage. Des accents rockabilly de « Month Of May » à la *power ballad* « Suburban War », en passant par le côté très « springsteenien » d'une chanson comme « Modern Man », les mélodies fuyantes des deux premiers albums cèdent (par moments) la place à des formes plus traditionnelles.

En fait, il serait presque possible de croire qu'Arcade Fire travaille à contre-courant. Par exemple, le mode d'enregistrement de l'album — 150 pistes réduites à 8 pour être ensuite transférées sur vinyle avant d'être re-numérisées — est empreint d'une volonté de retourner aux sources

Le diptyque « Sprawl » est un des moments forts de ce rapport au passé et à la nostalgie. Dans la première partie, Win Butler chante : « *Took a drive into the sprawl / To find the house where we used to stay / I couldn't read the number in the dark* ». *Sprawl* est un mot difficile à traduire. Il désigne littéralement l'« étalement urbain », mais prend également en anglais une double valeur par son sens premier, celui d'un « écartement ». C'est en entrant dans ce réseau suburbain que le chanteur retourne sur les lieux de son enfance, dont la résonance est accentuée par les arpèges de la guitare et les arrangements de cordes d'Owen Pallett qui viennent se marier à la mélodie très *classic rock* de la chanson. Pourtant, sans son adresse, impossible de retrouver une maison, aussi importante soit-elle. Le rapprochement est empêché par la banalité d'un objet affectif semblable extérieurement à tous ceux qui l'entourent.

HABITER LA BANLIEUE

À propos de cette chanson, Régine Chassagne déclarait, lors du spectacle du groupe à Osheaga 2010, qu'elle portait « sur le boulevard Taschereau ». Quoiqu'il en soit, le caractère inhospitalier d'un certain type de banlieue y est souligné : « *Sometimes I wonder if the world's so small, / That we can never get away from the sprawl, / Living in the sprawl, / Dead shopping malls rise like mountains beyond mountains, / And there's no end in sight, / I need the darkness someone please cut the lights*. » Ici, les centres commerciaux se succèdent comme autant de non-lieux dans l'étendue suburbaine. Pourtant, la ligne « mountains beyond mountains », tirée d'un proverbe haïtien signifiant que chaque difficulté en cache une autre et qu'il faudra bien les graver, laisse entendre qu'il y a peut-être moyen de restituer une certaine habitabilité à la banlieue.

Du moins, c'est ce que proposait le groupe en donnant son premier spectacle de la tournée le 9 juin dernier dans le stationnement de la Place Longueuil. Cette voix, presque à l'arrière-plan, utilisée comme un instrument, le mur du son d'un groupe qui joue à sept ou huit sur scène, c'est cela qui finit par briser les limites de la banlieue pour lui rendre son humanité, une humanité plus réelle que le « bien-être » terne des slogans. « *There's nothing to do / But I don't mind / When I'm with you* » : la banlieue restera peut-être toujours elle-même, mais la musique permet d'entrevoir un rapprochement entre ses habitants.

Funeral débordait d'énergie juvénile. À la mort et au deuil, le groupe opposait un cri qui manifestait la force de la vie. La prise de parole de *Neon Bible* était sans doute plus grossière. Un peu à l'image d'un adolescent qui se laisse emporter, la subtilité laissait souvent place à des réponses trop faciles. Sur ce plan, *The Suburbs* est un album plus accompli, la dénonciation laissant un peu de place à la réconciliation. En retournant jouer en terre longueuilloise, Arcade Fire vient en quelque sorte boucler la boucle : les enfants de la banlieue sont désormais en mesure d'y restituer une part de beauté.

Plus qu'un simple espace tapissé de terrains de baseball, de power centers et de Dodge Caravans, la banlieue est aussi le lieu où ont grandi plusieurs jeunes nord-américains.

de la musique rock. D'une même manière, les mélodies s'enchaînent et reviennent pour former un tout. Alors que le mp3 et le téléchargement menacent en partie le concept d'album qui prévalait depuis l'invention du 33 tours, *The Suburbs* opte résolument pour la tradition. Pourtant, l'album n'a rien de réactionnaire et le cabinet des curiosités rétro finit par créer du neuf. L'orchestration d'une chanson comme « Empty Room », par exemple, utilise de vraies cordes jouées à la manière d'un échantillonnage électro ; « Month Of May » sonne un peu comme une chanson rockabilly, d'accord, mais la guitare surdistordionnée ne trompe personne et le clavier vient briser cette impression à la toute fin.

Dans la chanson, un policier vient demander au chanteur ce qu'il fait à se promener la nuit dans la banlieue, ce à quoi il répond : « *Well, sir, it's the first time I felt like something is mine*. » Un peu après, le policier continue à l'interroger : « *Well, where do you kids live?* » / *Well, sir, if you only knew what the answer's worth / Been searching every corner of the earth...* » Bien que le chanteur retrouve, dans la nuit, une certaine emprise sur les lieux, cette banlieue policée n'est pas totalement sienne. Les souvenirs ont beau y être, cela ne suffit pas. La chanson « Sprawl II (Mountains beyond mountains) », deuxième volet du diptyque, vient en quelque sorte souligner la difficulté de s'y enraciner.

1. Ce slogan a remplacé le désormais célèbre « Je suis de Terrebonne-Humeur ».